

Les Ecographes

Eco : de Oïkos (grec), la maison - Graphe : de Graphein (grec), dessiner

« Ce n'est pas pour sortir de l'ignorance qu'il convient d'apprendre à connaître le vivant, c'est pour habiter le monde autrement »

Arabella Buckley

Notre maison brûle et nous regardons ailleurs¹

Il y a aujourd'hui un consensus scientifique mondial pour alerter l'humanité sur le fait qu'elle vit, à l'échelle de son histoire, un effondrement de la biodiversité, accompagné d'un réchauffement climatique sans précédent : en bouleversant les conditions de l'habitabilité de la planète, ils pourraient à plus ou moins long terme remettre en question les possibilités de son existence. Diverses études font état du dépassement des limites planétaires, et les expert.es internationaux.ales s'accordent pour en désigner les activités humaines comme les principales responsables. L'influence de ces activités sur la géologie et les écosystèmes est telle que nombre d'entre eux considèrent que nous sommes entré.es dans l'ère de l'anthropocène. Les équilibres de la biosphère sont menacés. Nous devons désormais vivre avec cette prise de conscience permanente et trouver les moyens de surmonter l'éco-anxiété qui l'accompagne.

Face à ce constat, de plus en plus de chercheur.ses et de spécialistes dans leurs disciplines somment nos dirigeant.es de changer de paradigme, en sortant du modèle capitaliste de la croissance infinie. Mais comment ralentir ? L'artificialisation des sols, l'exploitation des ressources et l'extractivisme ne semblent pas connaître de limites. Les villes ne cessent de croître, avec leur lot de pollutions et de nuisances. Plus de la moitié de la population mondiale est désormais urbaine, et les espaces résiduels de campagnes semblent asservis à la croissance des villes. Derrière nos écrans, notre quotidien est coupé du vivant. Des études démontrent que les enfants américains sont capables de reconnaître plusieurs centaines de logos de marque, mais qu'ils éprouvent des difficultés à distinguer deux types de feuilles d'arbres. Nos sociétés urbaines occidentales se sont tellement éloignées des milieux naturels, agricoles et forestiers, pourtant indispensables à leur survie, qu'elles n'ont même plus conscience de la valeur de ce qu'elles consentent à détruire. L'environnement est relégué successivement à un espace d'extraction des ressources, un simple décor ou dans le moins pire des cas, un lieu de ressourcement et de loisirs. **L'humanité vit une crise profonde de sa relation au vivant.** Notre représentation collective du vivant est altérée et c'est toute une cosmographie qui est à réinventer.

« La forêt n'a pas besoin de brûler, elle a déjà disparu de la plupart des esprits »

Baptiste Morizot.

¹ Jean-Paul Deléage

On n'arrête pas le regret²

Au-delà des menaces qui pèsent à moyen terme sur l'ensemble des vivants humains et non-humains, **ce sont les conditions dignes de nos existences qui sont désormais en jeu.**

En France, les décideur.ses palabrent depuis 3 ans sur l'impossibilité d'appliquer la loi Climat & résilience (2021) qui vise le Zéro Artificialisation Nette (ZAN) à l'horizon 2050. Ils en ont à plusieurs reprises détricoté les dispositions législatives alors que, dans son essence, le texte manque déjà cruellement d'ambition et que sa complexité d'application génère une inertie qui plonge la profession dans l'inaction. Pendant ce temps, le rythme d'artificialisation des sols n'infléchit pas (voire s'accélère) alors que nous devrions collectivement nous employer à ne plus sacrifier un seul espace naturel, agricole ou forestier. Les effets délétères de l'artificialisation des sols sont, pour autant, largement documentés et font consensus : accélération de la perte de biodiversité, réchauffement climatique, amplification des risques d'inondations, augmentation des pollutions et des risques sanitaires, réduction de la capacité des terres à nous nourrir par la perte de productivité agricole de nos territoires, (ou par les cultures intensives qui ont appauvri les sols) accroissement des dépenses (construction et entretien), amplification de la fracture territoriale, déstockage des puits de carbone, etc.

Au nom d'un soi-disant « progrès », nos conditions de vie se sont dégradées. Plongés dans nos écrans, coupés de notre environnement, nous découvrons, avec regret, mais un peu tard, que les paysages de notre enfance se sont dégradés et que les populations d'oiseaux ont dégringolé.

A l'éco-anxiété s'ajoute la solastalgie.

Si les prises de conscience sont réelles et souvent sincères, elles ne garantissent pas pour autant la mise en mouvement collective vers un changement de trajectoire. Parmi les multiples raisons nombreuses, qui mériteraient chacune d'être approfondies, on peut brièvement lister :

- **Une crise de la cosmographie** (la représentation du monde) aggravée par un puissant processus de déterritorialisation dont les facteurs sont multiples : manque d'éducation géographique et de sensibilisation au vivant, généralisation du mode de vie urbain, métropolisation, essor du numérique et dématérialisation de nos existences, pertes des liens, etc. Une vaste entreprise de colonisation des esprits par le techno-fascisme est en cours.
- **Des forces antagonistes**, appuyées par de puissants lobbies, qui n'ont pas intérêt à une métamorphose du système. Notre civilisation est fondée sur l'extractivisme et la croissance infinie. Les activités humaines sont prisonnières d'un modèle où la concurrence, l'appât du gain et l'accumulation empêchent toutes alternatives globales.
- **Un déficit d'approche systémique et complexe**, qui empêche de poser les bons diagnostics. C'est le cas, par exemple, lorsqu'on ne mesure les menaces qui pèsent sur les sociétés que par le prisme du changement climatique et des émissions de gaz à effet de serre.
- **Les fausses bonnes idées**, qui, consciemment ou non, détournent l'attention des vrais enjeux, en mobilisant toute notre énergie collective. C'est le solutionnisme technologique, qui s'accompagne presque systématiquement de boniments, tels que les transitions écologiques et énergétiques, la croissance verte³, la reforestation, les compensations, etc.).

² Michel Chion

³ Hélène Tordjman « la croissance verte contre la nature »

- **Une impression d'impuissance** à l'échelle individuelle, qui s'accompagne tour à tour de fatalisme, d'individualisme, voire de déni. C'est le sentiment que nous avons peu de prise sur les changements.

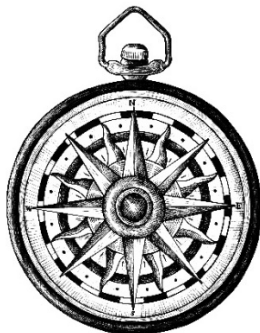
Sur terrain plat, de simples buttes font effet de collines⁴

Malgré ce diagnostic implacable de tristesse, l'heure n'est pas à la résignation. Les alternatives fleurissent, à la faveur des aspirations citoyennes à vivre dans la dignité. L'énergie qui circule redonne de l'espoir. Le collectif des écographes souhaite s'inscrire dans ce mouvement qui refuse le délitement social et écologique imposé par le modèle de croissance sans fin.

A la **croisée de l'art et de la géographie**, les écographes s'emploient modestement à participer à la construction de petites buttes de savoirs et de sensibilités, afin de lutter contre le terrassement des esprits qui mène au passage de l'autoroute du capitalisme.

Here we go !⁵

Nos actions prennent la forme de créations artistiques, de constructions collectives (ateliers, balades, concertations, etc.), de productions de connaissances, d'organisation ou de participation à des événements, et d'implication dans des luttes sociales et écologiques. **Quatre points cardinaux guident l'engagement des écographes : l'attention, la sensibilité, le décroissement, et la reterritorialisation.**



L'attention (1)

L'attention (dans le sens « d'être attentif.ve ») aux lieux et au vivant qui nous entourent est une condition indispensable à la mise en place de nouvelles relations avec notre environnement. Il s'agit d'une manière d'être au monde, qui implique de prendre le temps nécessaire pour dépasser la simple prise de conscience, abstraite, qui, à elle seule, ne peut susciter le désir de sortir de l'immobilisme. Ce besoin de ralentir et d'observer, doit être vécu intimement dans nos corps. Il est donc plus qu'urgent de ralentir et de valoriser les vertus « *du bon usage de la lenteur* », au sens entendu par le sociologue Pierre Sansot.

L'attention redonne du sens à la production massive de connaissances dans une perspective humaniste et respectueuse du vivant non-humain. Plutôt que de déléguer le traitement de l'information à l'intelligence artificielle, nous devons nous réapproprier les savoirs et les savoir-faire géographiques au sens large, en utilisant les outils de la connaissance pour nous reconnecter à notre environnement et non pour nous en éloigner.

⁴ Karl Marx

⁵ The Chemical Brothers

Nous partageons l'idée que notre capacité individuelle et collective à utiliser notre temps de cerveau disponible se réduit et qu'il existe « *un lien très fort entre ce phénomène et la question du dérèglement écologique* », comme l'explique Maxime Blondeau, qui revendique une « écologie de l'attention ». Nous défendons l'idée que nous avons tou.tes la capacité de développer une empathie à l'égard de notre environnement (lieux et vivants) si nous décidons de prendre le temps de lui prêter notre attention. En ce sens, comme le suggérait Jean-Paul Ferrier, pour les habitant.es géographes, nous faisons le postulat que **nous sommes tou.tes des écographes.**

Les écographes partent du principe que la terre est notre seule et unique maison commune et que cette acceptation doit conditionner notre *être au monde*. Dès lors, l'attention se double du sens de « précaution ». Il s'agit non seulement de « prêter attention » à notre environnement, mais aussi de « faire attention », à nos actions, à leur impact. Cela concerne la société civile, comme le monde professionnel, et plusieurs disciplines se sont déjà interrogées sur leur rapport à l'action et au geste. Yves Perret, architecte de la frugalité, invoque de nouveaux gestes de l'architecture, soucieux de limiter au maximum leur impact, notamment environnemental. Avec son regard de sociologue, Geneviève Pruvost parle de la « politisation du moindre geste » pour évoquer les précautions, qui précède l'action, au sein des communautés alternatives qu'elle étudie.

L'attention, enfin, est susceptible d'engager une certaine responsabilité de notre part, vis-à-vis des territoires que nous habitons, à différentes échelles, puisque des décisions prises localement peuvent entraîner des conséquences directes ou indirectes, sur place et à des milliers de kilomètres. Des spécialistes, tels que Johan Rockström, qui travaillent sur les limites planétaires, nous expliquent qu'après avoir, un temps, atténué les effets des activités humaines, la biosphère n'a vraisemblablement plus la capacité de temporiser.

Il s'agit donc plus que jamais de prendre soin des milieux, des écosystèmes, des sites et des paysages, une posture qui doit impérativement **nous faire basculer de l'aménagement vers le « ménagement » du territoire.** Le terme apparu dans les années 80 sous la plume de Michel Marié a, depuis, été repris par de nombreux.ses auteurs.rices, tel Thierry Paquot, pour qui le ménagement consiste à prendre soin et à écologiser nos manières de penser et de faire.

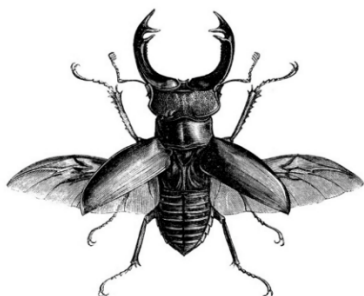
Dans le sillage de ces courants de pensées, les écographes sont convaincu.es que l'énergie collective doit désormais être mobilisée pour la **réparation sociale et écologique.**

La sensibilité (2)

L'indispensable attention requiert une mobilisation de tous nos sens, sans entraver nos émotions. Francis Hallé évoque le « sentiment océanique » pour décrire ces moments où il se sent en parfaite harmonie avec la forêt.

En plaidant pour **une approche sensible, à la croisée des arts et de la géographie,** nous inscrivons notre démarche en opposition à la philosophie moderne et à la pensée rationnelle occidentale. Les écographes défendent la compréhension de la beauté du vivant par l'expérience et l'émotion. Nous revendiquons le droit de nous attacher à notre environnement, ainsi qu'à toutes ses composantes animales, végétales et minérales, malgré la condescendance contemporaine qui juge cet attachement comme infantile et irrationnel.

Il convient ici d'éviter tout malentendu : il ne s'agit pas de promouvoir une vaine communion sensible. En matière d'écologie, la sensibilité devient stérile si elle n'est pas accompagnée d'une position politique ferme. Une expression, désormais populaire, de Chico Mendes, nous rappelle que : « *l'écologie sans lutte des classes, c'est du jardinage* ». Le philosophe Baptiste Morizot nous invite à « *politiser l'émerveillement* ». Pour les écographes, cette sensibilité doit donc s'accompagner d'**une conscience géographique vigilante, attentive aux enjeux sociaux et écologiques.**



Le décroisement (3)

L'un des principaux obstacles à la compréhension du monde réside dans nos habitudes de raisonnement en silos. Traditionnellement, chaque discipline évolue isolément, prêtant peu attention à ce qui se passe autour d'elle. Ce mode de pensée cloisonné, présent dans les universités, les écoles et le monde du travail, s'étend même aux plus hauts niveaux décisionnels. Nous avons des ministères distincts — agriculture, écologie, transports, etc. — comme si ces enjeux n'étaient pas intimement liés. Il n'est plus possible d'appréhender les grands défis sociaux et écologiques sans croiser les perspectives et favoriser le dialogue entre les expert.es de chaque discipline. Isolés, leurs messages deviennent inaudibles. En tant que science générale englobant à la fois des dimensions humaines et physiques, la géographie établit les fondations d'**une approche systémique**. Elle propose une méthode de travail pour analyser et partager les savoirs autour d'un territoire. De plus, la géographie se distingue par sa capacité à naviguer entre différentes échelles, **une approche transcalaire** souvent essentielle pour saisir les subtilités d'un phénomène. L'alliance de la géographie et de l'art ouvre la voie à une émancipation supplémentaire, permettant de transcender les codes établis et d'adopter **une pensée complexe**.

Il y a par ailleurs une impérieuse nécessité à créer des connexions entre des mondes qui ne se rencontrent pas assez, ou qui se tournent le dos, faute de compréhension. Les écographes pensent qu'il faut dépasser les langages technocratiques et experts et s'efforcer d'élaborer un langage commun pour faire dialoguer ensemble biodiversité, expert.es, habitant.es et représentant.es politiques ou décisionnaires. Pour reprendre les mots de Baptiste Morizot, nous défendons l'idée d'une cohabitation diplomatique avec le vivant. Les écographes doivent être des diplomates.

Le tissage de tous ces liens doit, in fine, permettre de rassembler des intérêts rationnels pour le vivant humain et non-humain, au-delà des différences. Il est fondamental de sortir de l'impasse des marginalités et des minorités dans laquelle les forces capitalistes nous enferment. Dans le langage militant, on parle de convergence des luttes. C'est pourquoi les écographes s'inscrivent dans une démarche écologique, sociale, féministe, anti-capitaliste, anti-colonialiste et anti-spéciste.

La reterritorialisation (4)

A l'instar des chercheur.ses, comme Geneviève Azam, qui appellent à reterritorialiser les luttes pour les ancrer dans des problématiques locales et contextualisées, les écographes plaident pour une reterritorialisation de notre regard et de nos représentations. Ainsi, tout en partageant des objectifs globaux (préservation des ressources, protection des espaces agricoles, naturels et forestiers, arrêt de l'artificialisation des sols, etc.) nous sommes convaincus que la compréhension et l'acceptation de ces objectifs doivent se faire à travers des récits locaux.

Il s'agit de **redéfinir notre rapport au territoire pour transformer nos perceptions et inverser nos valeurs**. Les espaces ordinaires d'aujourd'hui peuvent devenir les lieux extraordinaires de demain.

« La géographie, ça sert d'abord à parler du territoire. »

Jean-Paul Ferrier

En agissant localement et dans des contextes géographiques précis, nous cherchons à interroger les valeurs d'usage des territoires. En plaçant l'habitabilité et la résilience au cœur des enjeux, nous souhaitons bousculer les certitudes établies, réveiller les imaginaires collectifs et faire émerger les véritables valeurs que les habitant.es portent à leur territoire.

Alexandre TELLIEZ-MORENI
LES ECOGRAPHES